

les lois, et ne recevait les pétitions privées qu'après qu'elles avaient été approuvées du conseil des Quatre-Vingts (1). »

Notons cette belle mesure d'ordre public que Savonarole fit passer comme une loi d'État : « Que tout citoyen qui aurait été condamné pour délit politique pourrait en appeler au grand conseil. »

Cette charte fut lue par le dominicain, à la cathédrale, devant le peuple et les magistrats (2).

Savonarole, comme il est aisé de le voir dans son projet de constitution (3), dont les dispositions principales furent adoptées par la commune, est ici républicain et non pas démagogue. C'était la bourgeoisie, ce qu'on nommait à Florence le *grosso popolo*, et non la populace, *minuto popolo*, qui avait renversé les Médicis : aussi est-ce la bourgeoisie qu'il introduit surtout dans les conseils de la république. Le mode d'élection qu'il adopte est en tout favorable à la propriété. Ce qu'il cherche, c'est une sage liberté s'appuyant, comme il le dit, sur l'ordre, la probité, la religion, l'intelligence, véritables éléments de conservation et de progrès (4).

Pierre est tombé sous les coups du *grosso popolo*; Savonarole tombera sous ceux du *minuto popolo*.

Dès ce moment, le rôle de Savonarole grandit : le frère de Saint-Marc est prêtre, magistrat, juge et législateur (5).

(1) Hort. Allard, Hist. de la république de Florence, p. 370. — Nardi, lib. II.

(2) Del Rosso, t. III, p. 11. — Pour avoir une idée exacte des constitutions diverses qui régirent Florence jusqu'à la mort de Savonarole, on consultera l'Histoire de Florence, par Henri Leo, t. II et division IV.

(3) Trattato circa il reggimento e governo della città di Firenze. — Mss. Vat., coll. Ottoboni, n° 1868.

(4) Henri Leo, Histoire d'Italie, traduite de l'allemand par M. Dochez, 3 vol. in-8°, Paris, 1838, t. II, p. 448.

(5) Regnabat, non in concionibus tantum, sed in curiâ, sed in comitiis, et raro publicè, imò privatim, majus aliquid sine ejus arbitrio gestum. — Just. Lipsius, Monita et Ex. politica, in-fol., 1637, t. IV.

On le consulte à la seigneurie comme au confessional; c'est l'homme de tous. Il faut le dire à sa louange; il est vraiment digne d'admiration. Si vous l'entendiez en chaire demander à Dieu de prendre pitié de ce peuple florentin qui refuse de se convertir, vous vous sentiriez ému jusqu'au fond du cœur.

« O Italie? ô princes de l'Italie! ô prélats de l'Église d'Italie! je voudrais que Dieu vous eût tous rassemblés ici; je vous montrerais qu'il n'est d'autre remède à vos maux qu'une conversion sincère. Et toi, Florence! ne te souviens-tu plus que jadis je t'annonçais que tes grandes citadelles tomberaient, que tes grands murs s'écrouleraient, et que Dieu prendrait le cheval du vainqueur par la bride et le mènerait ici? Crois-moi, crois-moi; je te dis qu'il ne te servirait de rien de t'appuyer sur tes grands rocs et sur tes hautes murailles; je te dis, Italie, que tu n'as d'autre moyen de salut que de te convertir au Seigneur..... Florence, tu devrais bien croire en moi, et tu n'y crois pas. Fais pénitence, je t'en conjure; autrement, gare à toi! gare à toi, Florence (1)? »

Mais Florence résistait encore. Ville de plaisirs sensuels, de joies mondaines, de spectacles bruyants, on la voit étaler les robes de ses courtisanes, les chevaux espagnols de ses nobles, les bijoux émaillés de ses orfèvres, la soie de ses marchands; elle ne veut ni jeûner ni faire pénitence : elle restera païenne. Mais le frère ne perd pas courage : il recommence ses prières, ses adjurations, ses menaces. Il se jette aux pieds de ce crucifix où toujours il trouve de nouvelles consolations, et quelquefois des inspirations poétiques qu'il confie à la marge du premier volume que le hasard place à ses côtés (2). Il a de nouveau recours à ses lamen-

(1) Predica II, fatta a XI di Gennaio, 1494, la prima domenica dopo l'Epifania, p. 13 bis, in Venet., 1540.

(2) Comme ce commencement d'hymne écrit de la main du frère sur son bréviaire :

Quando il suave e mio fido conforto,

tables images, et, pour attendrir, il se met en scène, comme le fera plus tard notre Bossuet.

« O ingrate Florence ! ô peuple ingrat, ingrat envers ton Dieu ! J'ai fait pour toi ce que je n'aurais pas voulu faire pour mes frères charnels. Pour eux je n'aurais pas daigné parler à un seul de ces princes qui m'en priaient dans des lettres que je conserve au monastère. Pour toi, je suis allé à la rencontre du roi de France, et quand je me trouvai au milieu de ses soldats je crus être tombé dans les profondeurs de l'enfer ; et je lui dis des choses que tu n'aurais pas osé lui dire, et il s'apaisa ; et je lui dis des choses, à lui grand prince, que je n'aurais pas osé te dire, à toi, et il m'écouta sans colère. Et ce que j'ai fait pour toi, Florence, m'a valu la haine des religieux et des séculiers..... Mais que m'importe ? Convertis-toi, Florence..... Fais ce que je t'ai dit : crucifie-moi, lapide-moi, mais fais ce que je t'ai dit ; tue-moi, je mourrai content. J'ai tout fait pour toi, parce que je t'aime à la folie, parce que je suis fou de toi. O mon Dieu ! ô mon Jésus crucifié ! oui, je suis fou de ce peuple, pardonne-le-moi, Seigneur (1). »

Florence était entraînée ; c'est que cette fois, comme le disait l'orateur dans sa langue pittoresque, « le prédicateur était le cheval du Christ (2). »

Et alors une révolution s'accomplit qu'on ne peut humai-

Per la pietà della mia stanca vita,  
Con la sua dolce cithara fornita,  
Mi trahe dalle onde al suo beato porto,  
Io sento al core un ragionare accorto  
Dal resonante et infiammato legno,  
Che mi fa sì benegno  
Che di fuor sempre lachrimar vorrei ;  
Ma, lasso ! gli occhi miei  
Degni non son della suave pioggia  
Che della stilla dove amor s'alloggia.

(1) Predic. II, di Gen. XI, p. 15.

(2) Così fa il predicatore, quando è cavallo di Christo. — FERIA V CERNUM, serm. sesto, p. 64, in Venet., 1540.

nement expliquer. Florence finit par écouter la voix de son père : elle fait pénitence dans les larmes ; on dirait d'une ville aux purs temps du christianisme, où tout ce qui frappe l'œil ou l'oreille exalte la foi et nourrit la piété. Le soir, quand la journée de travail est achevée, on voit de longues files d'ouvriers s'acheminer vers l'église, en chantant sur le chemin, de peur de distraction, des cantiques dont le moine a retouché les paroles et la musique. Les paroles anciennes étaient trop mondaines, leur mélodie trop profane ; toutes deux parlaient trop vivement à l'imagination. Savonarole aimait avec passion nos vieux airs, comme celui du *Pange lingua*, de l'*Ave maris stella*, du *Veni creator* ; il préférait le plain-chant aux accords trop souvent passionnés de la musique moderne (1). Toutes ces jeunes âmes peuvent prier maintenant au pied de l'autel, sans crainte que leur regard soit souillé par les nudités qu'étalait hier encore le temple chrétien. Jérôme est sans pitié pour ces peintures de Vierge, faites trop souvent à l'image de quelques jeunes femmes de Florence renommées par leur beauté : il lui faut, à lui, un peintre qui prie avant de commencer son œuvre, et qui cherche au ciel son idéal. « Car, disait le père, il n'y a pas de beauté sans lumière, et de lumière sans Dieu (2). » Le soir, avant de se coucher, on récitait le rosaire dans chaque famille. Savonarole avait la plus tendre dévotion à la sainte Vierge, qu'il appelait de toutes sortes de doux noms.

C'est dans la jeunesse qu'il trouva l'instrument le plus actif de sa propagande réformatrice. Il avait conçu l'idée d'une congrégation formée de jeunes gens appartenant aux diverses classes de la société. Qui voulait en faire partie devait observer les commandements de Dieu et de l'Église, se confesser et communier une fois chaque mois ; assister, les

(1) Il disait, dans son sermon du samedi après le deuxième dimanche de carême : « Lasciate andare i canti figurati, e cantate i canti fermi ordinati dalla Chiesa. » — Rio, I, c., p. 334.

(2) Vendredi après le troisième dimanche de carême. — Rio, p. 338.

dimanches et les fêtes, à la sainte messe, à vêpres, au sermon; fuir les mauvaises compagnies, les jeux, les spectacles, les feux d'artifice, les mascarades; porter des vêtements sans poches de côté, de petits chapeaux rabattus sur l'oreille; ne pas lire de romans; ne jamais se montrer aux concerts, ni sur les places publiques aux exercices des acrobates (1). Sa république chrétienne était admirablement organisée (2).

A chaque quartier appartenait un *capo* ou magistrat suprême, qui exerçait ses fonctions sous la surveillance de quatre conseillers. Il y avait, dans la confrérie, des *pacieri*, chargés de maintenir la paix dans les familles; des *ordinatori*, qui réglaient l'ordre et la marche des processions; des *correttori*, qui réprimandaient les pécheurs; des *limosinieri*, qui, l'escarcelle en main, demandaient l'aumône, qu'ils versaient ensuite dans le tronc des pauvres honteux; des *lavoranti*, qui, la semaine du carnaval, devaient construire sur la voie publique des chapelles ornées de fleurs et de lumières, où le passant s'arrêterait pour implorer Dieu en faveur des âmes folles qui l'offensaient en se masquant. On leur recommandait bien d'empêcher qu'on n'élevât dans les rues des *stili* et des *capannucci*. Les *stili* étaient des poutres qui traversaient une rue dans toute sa largeur, et sous lesquelles une dame ne pouvait passer sans donner quelque pièce de monnaie qu'on allait ensuite dépenser au cabaret. Les *capannucci* étaient de grands arbres dont le pied était entouré d'étoupes, qu'on enflammait, le soir, aux cris de milliers de spectateurs qui souvent en venaient aux mains. Les *lustratori* étaient occupés, le soir, à chercher, dans les immondices des rues, quelques perles précieuses qu'on y perd souvent, c'est-à-dire des croix, des reliques, des images saintes, qu'ils devaient religieusement rapporter au couvent de Saint-Marc. Mais la dignité la plus

(1) Che saltano in banca.

(2) Vita del P. F. Girolamo Savonarola, scritta dal P. F. Pacifico Burlamacchi, in Lucca, 1660, in-8°, p. 160.

importante, dans cette association religieuse, était celle des *inquisitori*.

L'inquisiteur, pendant toute l'année, le dimanche, parcourait les rues, après vêpres, pour confisquer les cartes, les dés et tous les instruments de jeu qu'il pouvait trouver: au besoin, il réclamait l'intervention d'un commissaire nommé spécialement pour l'aider dans son ministère. Chemin faisant, l'inquisiteur rencontrait-il une jeune fille vêtue avec trop de coquetterie, il l'arrêtait et lui disait: « Au nom du Christ, roi de cette ville; au nom de la Vierge Marie, sa mère; au nom des saints anges, quittez ces beaux habits, ou vous vous attirerez la colère du ciel. » La pauvre enfant ordinairement ne soufflait mot, et toute honteuse, retournait au logis pour changer de robe. L'inquisiteur allait frapper à la porte des riches, des usuriers, des banquiers, des marchands, en disant: « Me voici: donnez-moi vos *anathèmes* (1), c'est-à-dire vos cartes, vos tables de jeu, vos harpes, vos partitions de musique profane, vos sachets, vos poudres odorantes, vos miroirs, vos nattes et vos frisons, au nom de Dieu et de la sainte Vierge Marie. » Si la maîtresse de la maison apportait aussitôt ces trésors de vanité mondaine, l'inquisiteur lui disait: « Soyez bénie. » Si elle refusait, l'inquisiteur lui disait: « Dieu vous maudira. » Mais rarement il avait besoin d'appeler à son aide la colère du ciel; les femmes donnaient souvent jusqu'à leurs bijoux. Un moment, le couvent de Saint-Marc fut transformé en bazar oriental, où l'on voyait rassemblées toutes les futilités de la mode: des essences de Naples, des parfums de Florence, des miroirs de Venise, des poudres de Chypre, et jusqu'à des faux tours en cheveux (2).

Savonarole voulait offrir en holocauste à son Dieu toutes ces frivolités d'un monde sensuel.

Un jour il fit élever, sur la place de Signori, un *capan-*

(1) L'Anatema, che così chiamavano simili cose lascive e disoneste. — Nardi, p. 56. — Del Rosso, l. c., p. 14.

(2) Burlamacchi, Vita, etc., p. 108.

*nuccio* ou mât de trente brasses de hauteur, autour duquel étaient disposées huit pyramides, divisées chacune en quatorze étages dont le plus large occupait la base inférieure.

La première pyramide contenait, sur divers gradins, des modes étrangères offensant la pudeur;

La deuxième, les portraits des belles Florentines, œuvres de peintres de la renaissance païenne : la Bencina, la Morella, la Maria de' Lanzi (1);

La troisième, des instruments de jeu, comme cartes, dés, triomphes, osselets;

La quatrième, des partitions de musique profane, des harpes, des luths, des guitares, des cymbales, des violes, des cornets;

La cinquième, des pommades, des cosmétiques, des parfums, des poudres de Chypre, des miroirs, des nattes, des tours;

La sixième, les œuvres de poètes érotiques anciens et modernes, tels que Tibulle, Catulle, Properce, Pétrarque, Boccace;

La septième, des travestissements, des barbes postiches, des masques.

Sur le sommet du *capannuccio* était assise la figure grimacante du carnaval (2).

A dix heures du matin, on vit s'avancer, à travers les rues de Florence, deux lignes d'enfants vêtus de blanc, la tête couronnée de guirlandes d'olivier, tenant à la main des croix peintes en rouge (3), et chantant des hymnes et des laudes de la composition de Savonarole. Les fenêtres étaient tendues de tapisseries, les pavés cachés sous des fleurs. Les fronts se découvraient à la vue d'un petit Jésus, œuvre admirable de Donatello, qui reposait couché sur un lit d'or, et d'une main bénissait la multitude, et de l'autre mon-

(1) Del Rosso, l. c., p. 16.

(2) Burlamacchi, p. 113 et suiv. — Mss. Vat., Ott. 2800.

(3) Nardi, l. c., p. 57.

trait les instruments de son supplice, la croix, la couronne d'épines et les clous. La procession se rendit d'abord à l'église de Saint-Marc, ensuite à la cathédrale, où l'on distribua aux pauvres les aumônes recueillies par les *limosinieri* (1). Puis la foule fit silence, et un frère entonna une hymne pleine de sainte colère contre le carnaval, et toutes les voies crièrent à la fois : « Vive Jésus ! » C'était comme le prélude des vengeances que les *Frati* allaient exercer contre la monstrueuse image arborée sur le *capannuccio*. Les chants finis, la procession se dirigea vers la place de Signori, où devait avoir lieu le supplice du carnaval. Tout autour du mât on avait amassé des sarments, de la poudre et des étoupes. Quatre *capi* vinrent, au signal donné, mettre le feu à toutes ces matières (2). L'arbre s'enflamma et s'écroula bientôt, emportant dans sa chute toutes les pyramides d'*anathèmes*, au son des fanfares, du canon, des trompettes, et de la voix joyeuse du peuple qui dominait tous ces bruits divers (3).

Le paganisme était vaincu, et frère Jérôme allait s'agenouiller au pied des autels pour rendre grâces à Dieu.

Cherchez dans l'histoire du christianisme une scène plus merveilleuse!

L'art seul protestait en restant dans les voies du naturalisme. Savonarole défendait au peintre et au statuaire d'étudier la nature humaine sur la forme vivante, ou sur l'image sans voile que nous avait léguée l'antiquité. L'artiste devait ressembler à Angelico da Fiesole, qui pria avant de prendre ses pinceaux, et trouvait ses modèles dans les visions que Dieu lui envoyait pendant le sommeil. Un seul peintre se convertit aux théories du dominicain, ce fut Baccio della Porta, si connu sous le nom de Fra Bartolommeo di San-Marco (4).

(1) Nardi, l. c., p. 57.

(2) Id., ib.

(3) Razzi, Vita, etc., di Padre Girolamo, etc., in-4°, Mss. de la bibliothèque du grand-duc, à Florence.

(4) Vasari, Vita di Fr. Bart., t. I, p. 475.